

SERVITUDE

Point d'espoir pour les nations!... Parcourez les annales de plusieurs milliers d'années; les vicissitudes journalières, le flux et le reflux des siècles qui se suivent, le retour éternel du passé dans le présent; tout cela ne nous a rien ou presque rien appris : nous continuons à nous appuyer sur des roseaux qui se brisent sous notre poids; nous épuisons nos forces à frapper dans le vide : car c'est notre propre nature qui nous met à bas; ils nous valent certes bien, ces animaux que nous immolons à toute heure en hécatombe pour alimenter nos festins; il faut qu'ils aillent où les mène leur conducteur... c'est-à-dire à la mort. Et vous, hommes qui, pour la cause des rois, versez votre sang comme de l'eau, qu'ont-ils donné en retour à vos enfants? Un héritage de servitude et de malheur, un aveugle esclavage, avec des coups pour salaire. Eh quoi! n'est-il pas encore assez fumant de sueurs et de travail, le soc de la charrue sur lequel un arrêt injuste vous condamne à trébucher, fiers de donner cette preuve de votre fidélité de sujets, baisant la main qui vous conduit à d'épuisants labeurs, et vous glorifiant de fouler les sillons engraisés par vous. Oh! qu'une source bien différente a produit tout ce que vos pères vous ont laissé, tout ce que le temps vous a légué de libre, et l'histoire de sublime! Vous voyez et lisez; vous admirez et soupirez, et pourtant vous vous laissez accabler, immoler! Sauf un petit nombre d'esprits, qui ne se sont point laissé ébranler dans leurs convictions par les crimes soudains accomplis au bruit des Bastilles foudroyées, quand tous sont égarés par la soif des eaux délicieuses qui jaillissent de la source de la liberté; quand la foule, rendue furieuse par des siècles d'aridité, se rue à grands cris, fallût-il passer sur des cadavres, pour saisir la coupe qu'on lui présente; car dans cette coupe les peuples boivent l'oubli d'une chaîne pesante et douloureuse, sous laquelle ils ont été longtemps attelés pour labourer le sable... ou si leurs labeurs ont fait croître le grain doré, ce n'a pas été pour eux, courbés qu'ils étaient sous le joug; et leurs palais endurcis n'ont ruminé que l'herbe de la douleur. Oui, ce petit nombre d'esprits justes, en dépit de quelques forfaits qu'ils abhorrent, n'ont point confondu avec leur cause sacrée ces écarts passagers de la nature, qui, pareils à la peste et aux tremblements de terre, frappent momentanément, et passent, laissant à la terre le soin de réparer à l'aide de quelques saisons, de quelques étés, le dommage produit, et d'enfanter encore des villes et des générations d'hommes, toutes également belles, parce que toutes seront également libres... car, ô tyrannie, pas un seul bouton n'y fleurira pour toi.

BYRON.

(Ode à Venise, 2^e strophe.)

LA QUESTION DU SEXE DANS L'ÉDUCATION ⁽¹⁾

III

J'arrive aux conséquences du silence que nous gardons vis-à-vis de l'enfant sur la vie sexuelle en général. Il faut tout d'abord établir qu'un phénomène physiologique n'a rien en lui-même de vil. Le corps est soumis à des lois auxquelles il obéit. Le mal commence, lorsque nous abusons de ces lois pour des fins personnelles. Notre silence induit l'enfant à supposer que les phénomènes physiologiques sont vils en eux-mêmes, et par conséquent que ses parents ont commis un acte vil en lui donnant la vie. Sa pensée s'attache à soulever le voile que l'on baisse obstinément et il se pervertit l'imagination. C'est ainsi que ses idées se faussent sur les rapports des sexes, rapports qui prennent pour lui une importance exagérée. Nous ne pouvons plus croire que nous préparons de jeunes êtres pour la vie qu'ils auront à vivre, si nous ne leur donnons pas des idées saines sur la vie sexuelle qui les attend et dont ils sentent s'éveiller en eux les instincts bien plus vite que nous ne voulons l'avouer, quoique nous en ayons tous fait l'expérience comme ils la feront.

« Plus le caractère d'une fonction est important, plus ses relations sont étendues et plus aussi les dangers auxquels elle est exposée sont sérieux et nombreux. » Ainsi parle une femme médecin, le Dr Elizabeth Blackwell, dans son livre très apprécié : *L'Éducation morale de la jeunesse par rapport au sexe*. Comment une mère peut-elle en abandonner chez son enfant le développement au hasard? Un camarade, une compagne, un serviteur lui révélera avec des détails obscènes ce qu'elle lui a si obstinément caché.

« Le jour où il sait tout arrive quand même, a écrit Auguste Bebel, dans son beau livre : *La Femme et le Socialisme*, mais dans des conditions bien différentes de celles dans lesquelles il serait venu si on avait suivi un système d'éducation naturel et rationnel. Le secret de l'enfant a pour conséquence de l'éloigner de ses parents et notamment de sa mère. Il arrive par imprévoyance et manque de bon sens juste le contraire du résultat que l'on voulait atteindre. Quiconque se rappelle sa propre enfance et celle de ses camarades du premier âge, sait quelles sont fréquemment les suites de cet état de choses... »

« Une éducation conforme à la nature peut seule avoir pour conséquence nécessaire une amélioration sensible des rapports entre les deux sexes et notamment du développement du respect et de la retenue de l'homme à l'égard de la femme. Quiconque, libre d'idées préconçues, pense d'une façon naturelle, ne saurait arriver à une conclusion différente. »

Quand des tiers ignorants ou vicieux auront avili aux yeux de l'enfant le rôle auguste de la maternité, comment pourra-t-il comprendre celui de la paternité? La jeune fille affaiblira, énervera son organisme par des rêveries sensuellement sentimentales. Le jeune garçon ne verra dans toutes les femmes que des êtres créés pour lui, pour satisfaire ses instincts — instincts éveillés avant l'heure et

(1) Voir les numéros 35 et 36.

excités par la perversion secrète de son imagination à un degré dangereux pour son corps délicat et dont toutes les parties n'ont pas atteint leur complète croissance. Nulle statistique ne peut établir à quel point la sensualité précoce contribue à l'abaissement des caractères, à la médiocrité intellectuelle, à l'absence d'enthousiasme et de virilité dont souffre notre époque. Et malheureusement cette sensualité s'hérite comme s'héritent la folie et l'alcoolisme. Qu'y a-t-il de plus naturel que de placer l'enfant dans des conditions physiques et morales qui lui permettront d'acquérir les forces nécessaires pour sa lutte à venir avec les passions ?

« Un des premiers enseignements de la physiologie en ce qui concerne la saine croissance de l'être humain est de développer lentement et par degrés les différentes facultés, écrit encore le Dr Elizabeth Blackwell, déjà citée (1). Bien que le type complet de l'homme futur existe potentiellement dans le petit enfant, un temps fort long et des conditions diverses sont nécessaires pour qu'il atteigne sa parfaite stature, et cette stature ne sera jamais atteinte si le temps et les conditions favorables ne lui ont pas été accordés.

« Le second fait physiologique à noter est l'ordre de succession observé dans le développement de l'être humain. Les facultés grandissent dans un ordre déterminé. Viennent d'abord celles qui sont indispensables à l'existence physique rudimentaire, puis celles qui placent l'enfant en relation plus complète avec la nature et enfin celles qui le relient aux autres êtres. De même que la digestion s'établit avant la locomotion, ainsi l'agilité et l'activité existent avant la force, l'intuition avant l'observation, l'affection et l'amitié avant l'amour. La nature, en façonnant un être parfait, lui accorde comme don suprême l'amour sexuel. Ce don est le produit d'un travail de développement et non pas seulement de croissance. De nouveaux organes se forment, et afin de les consolider peu à peu et de les préparer de longue main au travail spécial auquel ils sont destinés, il faut favoriser les mêmes conditions qui furent nécessaires à la formation des autres organes. »

Je ne suivrai pas la doctoresse anglaise dans les détails techniques qu'elle donne sur le développement physique du jeune individu ; mais je note ce fait qu'à dix-huit ans les os et les muscles sont encore fort peu solides. Des portions de vertèbres commencent à peine à s'ossifier à seize ans, et le travail de consolidation n'est souvent achevé qu'après vingt-cinq ans.

« Il y a, reprend le Dr E. Blackwell, une distinction très marquée à établir entre la puberté et la nubilité. Cette distinction s'appuie sur le fait important qu'un travail de longue préparation a lieu dans la nature physique et mentale avant qu'une nouvelle faculté puisse entrer en activité. La puberté est l'âge où ces changements s'étant effectués dans la constitution d'un enfant, ils le rendent physiquement capable de procréer, alors que l'exercice de cette faculté est néanmoins tout à fait dangereuse pour l'organisme. Cette transformation s'accomplit généralement de quatorze à seize ans. La nubilité par contre est la période de la vie où l'individu peut se marier sans nuire à lui-même ou à la race. » — De vingt-un à vingt-cinq ans dans les climats tempérés.

« La conséquence logique de cette lente crois-

sance naturelle, conclut la doctoresse, est que l'individu souffre quand un temps suffisant ne lui est pas accordé pour se développer ou quand les facultés qui doivent rester latentes, accumulant lentement des forces pour le moment où elles devront s'épanouir, sont mal à propos stimulées ou entrent trop tôt en activité. »

Elles peuvent être stimulées par ignorance, par sensualité héréditaire, par les conseils et les pratiques perverses de serviteurs ou de camarades, et de jeunes organismes sont journellement débilités, énervés, ruinés.

Voilà ce que toutes les jeunes filles devraient savoir en se mariant; elles n'abandonneraient plus au hasard le développement sexuel de leurs enfants. Elles verraient plus haut et plus loin que le confort immédiat des êtres qui leur sont chers, et ceux-ci n'échapperaient pas à leur influence aussi vite que cela arrive à l'ordinaire. Ils n'y échapperaient même jamais; car elles auraient préparé la forte virilité de leurs fils, la saine et consciencieuse féminité de leurs filles. Et par delà l'enfant, qu'elles auraient pour ainsi dire deux fois mis au monde, elles prépareraient l'avenir de la race.

Il faut tout le tact maternel pour dire le mot juste, donner le conseil opportun. Une fois éclairée sur ses devoirs, une mère sait mieux que personne ce qui convient à la nature de son enfant, et l'on ne peut dicter aucune règle positive sur l'âge où il est bon de parler et dans quels termes elle doit le faire. Mais là ne s'arrête point son rôle et, d'une façon plus générale, le rôle de tout éducateur. Si le physique sert de base à l'esprit, ce dernier a une influence décisive sur le premier. Placer d'abord à son insu l'enfant sous la direction de la raison, puis, peu à peu, l'abandonner à cette direction, en un mot développer sa volonté, telle est la mission de ceux qui ont charge d'âmes. Pour remplir cette mission, il faut des femmes élevées tout autrement qu'on ne les élève à l'heure qu'il est. Et au risque de paraître paradoxale, je dirai qu'une éducation virile leur est nécessaire, pour qu'elles soient vraiment mères au physique et au moral, pour qu'elles puissent mettre au monde des êtres sains de corps et d'esprit.

Ce n'est point la faute des femmes si leur rôle dans la communauté a été jusqu'ici à peu près nul, sauf quelques rares exceptions. Tout en les privant des droits les plus élémentaires, en les renvoyant sans cesse à leurs devoirs d'épouses et de mères dès qu'elles cherchaient à acquérir la dignité d'êtres humains, on n'a pas même pris la peine de les préparer à élever leurs enfants qui, seuls, semblait-il, constituaient leur raison d'être.

Mme de Troll-Berostyàn (1) dit fort justement dans une *Etude sur la question des femmes* : « On exerce le soldat au maniement de son arme et l'ouvrier à celui de son outil; tout emploi exige ses études; le moine lui-même a son noviciat. Seule, la femme n'est pas dressée à l'accomplissement de ses graves devoirs maternels. »

De même que la mère s'est refusée à répondre à la première question de sa fille, elle se gardera sans cesse de lui donner la moindre explication sur son rôle physiologique. Ne faut-il pas remettre au genre attendu ou poursuivi une ingénue ou supposée telle? Ses sens blasés imposent cette exigence aux mères qui ont des filles à marier. Malheureux-

(1) *L'Education morale de la jeunesse par rapport au sexe.*

(1) Citée par Auguste Bebel dans *la Femme et le Socialisme.*

sement cette ingénue devient mère à son tour et recommence la série des crimes inconscients qu'a commis sa propre mère.

L'ignorance n'est pas l'innocence. Une jeune fille peut être digne de toute estime et cependant instruite en anatomie et en physiologie. Lorsque ses actions, toute la direction de sa vie sont hautes et nobles, une femme consciente et éclairée est plus admirable que celle qui garde une apathique et stérile pureté. Ces excès de pudeur, que les hommes imposent à la partie féminine de la société où ils choisissent des mères légitimes à leurs enfants et auxquels celles-ci se soumettent sans discussion, cachent simplement les désirs de possession et de jouissance égoïstes et pervers d'un sexe au profit d'un autre.

Mon but ici n'est pas de m'étendre sur l'éducation à donner à la jeune fille, bien que je tiens cette éducation pour particulièrement importante. De quel côté que l'on envisage la question, c'est la mère qui doit donner à l'enfant les premières informations, les premiers conseils au sujet de la vie sexuelle, et pour qu'elle puisse le faire il faut qu'elle en soit capable et comprenne toute l'importance de ses devoirs. En disant la vérité à son fils, en ne lui cachant pas au prix de quelles souffrances elle l'a mis au monde, elle lui rendra la femme sacrée; elle l'élèvera dans le respect de toutes les femmes. Pour l'homme, en général, la femme n'est pas un individu, elle est une femme. Aux Etats-Unis, par contre, la femme est un individu avant d'être une femme. La coéducation y contribue pour beaucoup à entretenir et à fortifier cette notion moralisatrice. On est très opposé en France à la coéducation; mais elle a l'avenir pour elle; elle triomphera. Sachons y préparer les esprits et attendre notre heure. Peut-être viendra-t-elle quand nous ne serons plus. Qu'importe! Nous revivrons dans le triomphe de l'idée noble et juste que nous aurons défendue.

On assure que les races latines étant plus sensuelles que les races anglo-saxonnes, le fait d'élever ensemble des filles et des garçons entraînerait des inconvenients graves. Mais pourquoi les races latines sont-elles plus sensuelles? Parce que la femme y étant maintenue en un état d'infériorité plus complet que chez les races anglo-saxonnes, elle y développe surtout les côtés de sa nature qui peuvent satisfaire les passions de l'homme et lui permettre de le dominer. Son maître la façonne pour ses plaisirs et elle l'abaisse au niveau où il la maintient. Les races latines sont donc plus sensuelles parce que les codes et les conventions y reconnaissent moins à la femme le droit d'affirmer son individualité que chez les races anglo-saxonnes, que les sexes y ont ainsi moins d'intérêts communs, que les motifs de rapprochement entre eux y sont d'un ordre tout matériel et qu'un abîme intellectuel les sépare la plupart du temps. L'argument que l'on opposait à la coéducation se retourne ainsi contre ses adversaires. En élevant ensemble, sous une surveillance avisée, filles et garçons, on donnera aux rapports entre les sexes une base saine et naturelle. Habités à étudier, à jouer côte à côte, leur imagination n'aura aucun sujet d'excitation malsaine; ils ne deviendront pas, en grandissant, une mutuelle énigme que l'on brûle de déchiffrer. Ils penseront moins les uns aux autres, parce qu'ils vivront les uns avec les autres. N'est-ce pas le meilleur moyen de les préparer à la vie, puisque les hommes et les femmes ont été créés pour vivre ensemble? Pour quoi séparer artificiellement ce qui est destiné

à être uni? — Ces idées sont nouvelles encore, chez nous. Lorsqu'elles auront été acceptées, elles feront cesser entre l'homme et la femme l'antagonisme latent ou déclaré dont Tolstoï a fait, dans sa *Sonate à Kreutzer*, une peinture si cruellement vraie que la société s'en est détournée avec des cris d'hypocrite pudeur. Si elle avait consenti à se reconnaître dans le miroir placé devant elle, il eût fallu chercher à son mal des remèdes qui ne pouvaient être qu'énergiques.

Dès que les sexes seront élevés ensemble, ils pourront apporter sur le plan intellectuel et moral une proportion égale des facultés qui les distinguent sur le plan physique, — facultés qui ne sont ni supérieures, ni inférieures, mais équivalentes. La science a déjà dépassé la théorie de Darwin qui tient l'homme pour une femme développée, et celle de Spencer qui prend la femme pour un homme arrêté dans son développement. Chacun d'eux, au contraire, est le résultat de forces actives dans les circonstances données que la biologie commence à classer. D'ores et déjà, il est prouvé du reste que la nature réclame le concours de circonstances plus favorables dans le règne végétal comme dans le règne animal pour produire un individu femelle que pour élaborer un individu mâle; car le sacrifice que le premier lui fera en retour est plus grand que celui qu'elle exige du second.

L'humanité fera un pas décisif en avant; elle laissera derrière elle la période des instincts plus ou moins raisonnés lorsque les éléments masculins et féminins se feront noblement équilibre, dans l'individu et dans la société; ils créeront alors un type humain supérieur. Nous ignorons si l'homme atteindra jamais la perfection dont le besoin existe certainement en lui; mais il est évident que dans des conditions de vie meilleures il devient meilleur aussi. Quand nous aurons tiré tout le parti possible des découvertes scientifiques, que le machinisme aura atteint tout le développement dont il est susceptible, que l'évolution qui nous entraîne aura déplacé la base économique de la société, nous nous trouverons dans des conditions d'existence tellement plus favorables que nos facultés supérieures pourront librement se développer. Ce sera le point de départ d'une nouvelle étape pour la race humaine. Mais si le présent contient en germe l'avenir, dans l'enfant il y a l'homme futur. Instruire la jeune fille de son rôle physique et moral, c'est lui enseigner qu'elle représente une des deux forces à l'œuvre dans l'élaboration de la vie; c'est la dresser enfin debout dans toute sa dignité, à côté de l'homme, non plus pour miner sourdement l'influence masculine, mais pour la contre-balancer et la compléter. Préparer le jeune garçon à la vie sexuelle, c'est lui apprendre à subordonner à des fins morales le pouvoir que la nature lui a donné, c'est le rendre capable d'utiliser sa virilité en être vraiment fort et responsable. Unies, ces deux forces, féminine et masculine, forment un admirable tout. Elles sont la puissance créatrice et la puissance fécondante: l'amour et la raison. L'amour sans la raison dégénère en faiblesse. La raison sans l'amour est cruelle et stérile. Comment avons-nous pu si longtemps séparer ce qui doit être uni, si l'on veut que l'humanité progresse harmonieusement? Ne voit-on pas que le manque d'équilibre dont nous souffrons provient justement de ce que la raison, l'intelligence, le masculin en un mot, a usurpé toute la place sur la scène du monde et relégué l'amour à l'arrière-plan. De là des progrès matériels sans précédent dans l'histoire et qui, au lieu d'apporter le

bonheur à la masse, la broient, au contraire, au profit de quelques-uns. Mais la science elle-même, puisque nous sommes fiers de ne plus écouter qu'elle, nous apprend que nous faisons fausse route : la lutte pour l'existence, l'oppression du plus faible par le plus fort n'est pas le dernier mot de la nature. Et ici j'arrive à la dernière partie de mon sujet dont je n'ai pu esquisser dans ce court travail que les traits principaux, c'est-à-dire à l'action saine et moralisatrice qu'exercera la vérité lorsque nous aurons le courage de la dire avec tact à nos enfants. La grandeur des phénomènes de la génération et de la reproduction les préparera à comprendre non seulement leurs vraies relations avec l'autre sexe, mais encore toute l'importance de leur rôle social.

(A suivre.)

J. HUDRY-MENOS.

POUR L'AVANCEMENT

— Eh! mon cher, dit Thomas, pourquoi nous sommes-nous engagés? Pour arriver, n'est-ce pas? Or, au train dont vont les choses, nous avons la perspective d'être *sous-off* vers l'époque de notre retraite, avec la médaille militaire qui nous rapportera cent francs par an. Plus de guerre, parlant plus de galons. Ce n'est pas précisément pour ça que je me suis fait soldat. Et cependant que de choses on pourrait arranger! Si j'étais général, je voudrais qu'il y eût, tous les six mois, une bonne petite expédition pour faire passer le temps à mes subordonnés. Mais ces pansus se moquent pas mal des autres; ils ont leur affaire et ne demandent plus qu'à se chauffer les... gibecières au soleil. Si seulement il y avait en France quelque bonne révolution! Taper sur les ouvriers, mes enfants, c'est ça qui rapporte! Mais ils ne bougent plus, les flemmards, c'est comme les Bédouins ici. Ah! ah! si j'étais le gouvernement, je me chargerais de les faire remuer!»

HECTOR FRANCE.

(*L'homme qui tue!* page 123.)

AGIS COMME TU PENSES

Notre siècle, si riche d'informations, si plein de clartés, a pris la nette conscience de l'infiniment peu que produit l'homme; cette constatation, dès l'abord si désolante, en a conduit beaucoup au fatalisme; pauvres esprits à plaindre, désormais obscurcis!...

Le philosophe moderne, pour avoir ramené l'homme à ses vraies dimensions, ne s'est pas assis, pour cela, dans le désespoir; il a concilié les deux termes du problème : le labeur individuel et la grande marche civilisatrice.

Nous reconnaissons, dans la matière humaine, un processus que rien ne peut hâter ou inter-

rompre; nous établissons que l'évolution de l'espèce est régie par un déplacement latent, contre lequel notre débilité ne saurait prévaloir. Et, néanmoins, il nous paraît blasphématoire d'en conclure que l'homme n'est pas libre et que, dès lors, il peut, et doit même, cesser d'agir.

L'homme est englobé dans un mécanisme, mais ce mécanisme lui-même est mis en branle et entretenu par les millions d'énergies individuelles de l'humanité. Si elles cessaient leur production fluïdique, tous les rouages s'arrêteraient, redevenus inertes; le choc incessant des molécules humaines est la condition première de tout travail, dans la grande et si parfaite machine.

Sans méconnaître la dépendance qui le domine, l'homme ne doit pas cesser de produire le mouvement, sachant que c'est pour ce but que lui ont été donnés amours et haines (1).

Contre tout ce qui est hostile à son essence personnelle, il doit engager résolument la lutte, agir avec énergie, dans le sens qui lui paraît bon.

Bien que sa pénétration de philosophe l'invite à respecter tous les faits humains et terrestres, il ne doit cesser de les combattre, s'il les juge, à son point de vue, mauvais.

Il lui faut, sans abdication possible, tenter de faire triompher le principe qu'il représente, lui : d'autres énergies entreront en bataille avec la sienne; et ainsi s'établiront des résultantes. Sur ces résultantes, l'homme n'a pas prise, mais il est un de leurs éléments. Les conséquences de l'action lui échappent, cela n'est pas douteux; mais l'action, en elle-même, lui appartient et il y doit concentrer toutes ses forces, s'il veut exécuter sa fonction et atteindre ainsi sa plénitude d'être. Développer intégralement sa nature, la pousser jusqu'à son extrême puissance, sans trop s'interroger sur la finalité : l'homme ne peut rien faire de plus utile à l'humanité, rien de meilleur.

JEAN REVEL.

(*Testament d'un Moderne*, pages 4 à 3.)

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Faisons des mœurs et ne faisons plus de lois.

EMILE DE GIRARDIN.

*
*
*

La loi est puissante, plus puissante est la nécessité.

GOETHE (*Faust*).

(1) S'il prétendait s'immobiliser, après cette constatation de sa subordination, il ressemblerait à un mécanicien qui, s'avisant que sa locomotive ne peut agir, avec utilité, que dans le sens des rails, arrêterait bielles et pistons, et laisserait le train en détresse.

Le Gérant : DENÉCHÈRE.